

L E T T R E X X X.

Sur les Maladies les plus communes dans les Etats-Unis, la longévité, les calculs de probabilités de la vie, etc.

PARMI les maladies particulières aux Etats-Unis, la *consomption* est, sans contredit, celle qui fait de plus grands ravages. Elle étoit inconnue aux sauvages; elle est donc un résultat des habitudes de la vie Européenne, transportées dans ce nouveau continent: il ne faut donc pas l'attribuer au climat. Elle est commune dans les villes, plus rare dans les campagnes; elle tient donc plus particulièrement à certaines habitudes *urbaines*. La consommation précipite au tombeau plus de femmes que d'hommes; elle tient donc plus particulièrement à la manière de vivre des femmes. La consommation est une maladie de langueur qui mine lentement la santé, et traîne par degrés sa victime au tombeau. Chaque jour rend ses ravages plus sensibles, et enfonce plus avant le poignard dans le sein de l'infortuné qu'elle atteint. Il a sans cesse la mort sous les yeux, il sent l'im-

possibilité de s'y dérober; un crêpe funèbre enveloppe, empoisonne le reste de sa vie. Le monde et ses plaisirs disparaissent: les liens de l'attachement sont les seuls qui deviennent plus vifs et plus chers, et qui redoublent l'amertume de la dissolution prochaine. La consommation n'est, en un mot, qu'une agonie lente, qu'une mort longuement et vivement sentie.

Les médecins de ce pays l'attribuent à différentes causes: à l'usage excessif des boissons chaudes, telles que le thé et le café (1); à l'usage de rester trop long-temps au lit, de coucher dans la plume, car on ne connoît pas l'usage des matelas; à l'habitude de manger trop de viandes, de boire trop de liqueurs spiritueuses.

Les femmes y sont plus sujettes que les hommes, parce qu'indépendamment des causes ci-dessus, elles font peu d'exercice: l'exercice, ce puissant remède contre la stagnation des humeurs, principe du marasme. Elles goûtent peu le plaisir de cette promenade, qui, variant le spectacle de la na-

(1) On boit le café très-foible ici; c'est plutôt une teinture de café.

ture, rafraîchit, réjouit les sens, semble donner un nouveau cours au sang, une vigueur nouvelle à l'ame.

Une cause particulière de consommation, pour les femmes des amis ou des quakers, est l'habitude de gravité et d'immobilité qu'elles contractent de bonne heure, qu'elles conservent pendant des heures entières dans leurs silencieux *meetings*.

On distingue, à Philadelphie, les femmes de bon ton, des femmes des quakers. Les unes et les autres ont également la consommation, mais elles la doivent à leur différent genre de vie.

Les premières se livrent avec excès à la danse, boivent ensuite de l'eau froide ou glacée, ou mangent des fruits froids et verds, quand elles ont chaud; boivent du thé brûlant; se couvrent trop légèrement en hiver, et ne font aucune attention aux variations des saisons, qui se font sentir si fréquemment à Philadelphie.

Les femmes des amis évitent ces excès, elles se couvrent en général avec soin; mais elles marchent peu, ne connoissent aucun plaisir, aucun de ces exercices si nécessaires pour secouer et réélectriser de temps en

temps cette frêle organisation physique, qui, faute de mouvement, tombe dans une apathie mortelle.

Pour bien se porter, une Philadelphiennne devrait avoir une partie de la gaieté des femmes du bon ton, et se livrer, comme les amies, à l'intérieur de la vie domestique.

Il est une cause morale ou politique, qui pourroit encore expliquer, pourquoi les femmes sont plus sujettes à la consommation que les hommes? C'est leur défaut de volonté, d'existence civile. La soumission à laquelle on les habitue, à laquelle elles sont condamnées, fait sur elles l'effet de chaînes qui compriment, rongent les chairs, causent des obstructions, ôtent le ressort à l'esprit vital, arrêtent la circulation. La dépression graduée de l'ame, amène l'affoiblissement du corps; et comme cette état de soumission aux pères et aux maris est plus particulier aux filles ou femmes de quakers, on conçoit comment elles sont autant sujettes à la consommation, que les femmes de bon ton, quoiqu'elles ne goûtent pas les plaisirs qui y conduisent ces dernières.

Il viendra sans doute un temps, où l'on sera convaincu que le grand principe

de la santé physique est l'égalité entre tous les êtres, et l'indépendance des opinions et des volontés.

La consommation est commune dans l'Amérique; je l'ai trouvée dans les états même les plus froids, jusque dans le New-Hampshire, et ce fait doit prouver qu'elle tient au genre de vie général que mènent les Américains: car il semble que les frimats bien-faisans, en donnant du ton aux nerfs, devroient éloigner cet engourdissement des solides, cette stagnation des humeurs qui caractérisent cette maladie.

Cependant on croit la consommation plus commune en Amérique qu'elle ne l'est. L'ignorance donne mal à propos ce nom à beaucoup de maladies, qui, comme elle, réduisent l'homme à cet état de maigreur, qui suit la phtisie pulmonaire. Ce caractère trompe, et doit tromper aisément les gardes des malades qui donnent les renseignemens à ceux qui font les tables de mortalités.

Une autre maladie assez commune, est celle qu'on appelle le *sore throat*, ou mal de gorge. Il est mortel, quand il est putride; il vient presque toujours de chaleurs

excessives, boisson froide, et de peu de soin de se couvrir.

Il y a quelques années, une épidémie de ce genre se déploya dans Boston, et se répandit dans le Massasuchett, y enleva beaucoup de monde, et particulièrement d'anciennes familles.

On a remarqué que de temps en temps, et presque toujours à des périodes réglées, certains miasmes se développent dans l'air, et occasionnent des maladies générales. D'autres fois ces maladies ne frappent que certains lieux, ou certaines classes d'hommes. Une épidémie se déclara, il y a quelques années, dans l'île de Nantucket; elle n'attaqua que les sauvages qui y vivoient encore, respecta les blancs, presque tous les sauvages y périrent.

Quand on se rappelle que notre Europe étoit sujette à ces épidémies régulières dans les temps passés, qu'elles sont devenues bien moins fréquentes à mesure que la culture et la civilisation se sont perfectionnées, n'est-on pas tenté de croire que ces épidémies appartiennent à la nouveauté des défrichemens?

Les épidémies, connues en Europe sous

le nom d'*influence* ou de *gripe*, sont plus communes encore en Amérique. Celle de 1789 y causa par-tout les plus grands ravages. Le lieu de son origine fut le Canada, elle y parut dans l'automne, passa dans l'état de New-York, et de-là infecta bientôt la Pensylvanie et les états du midi. Lassitude, foiblesse, sensations frilleuses, chaleur de fièvre, mal à la tête, tels étoient ses symptômes. Elle ne respecta aucun sexe, aucun âge, et précipita sur-tout au tombeau ceux qui étoient attaqués de la consommation.

On peut ranger dans la classe de ces cruelles épidémies, la fièvre connue sous le nom de *fever and ague*, dont je vous ai déjà parlé; mais celle-là est bien plus funeste, en ce que ses retours sont annuels. Elle se développe sur-tout dans les pays marécageux, sur les côtes de la mer: on l'a vue jusque dans Albany, ce pays si salubre. Ses ravages se font sentir principalement depuis juin jusqu'en novembre. On la combat avec le *quinquina*; mais le remède qui a le plus de succès, est un voyage dans les montagnes ou dans les pays du nord.

Cette fièvre, plus humaine que les hommes, respecte les noirs esclaves: ils n'y sont point

sujets. On attribue cette exemption à un usage qu'ils conservent avec opiniâtreté, celui d'avoir du feu dans leurs cabanes, même dans les temps les plus chauds. Les nègres sont accoutumés à regarder la chaleur excessive comme le garant de la santé; et voilà pourquoi vous verrez la négresse, qui laboure un champ à l'ardeur d'un soleil dévorant, exposer son enfant à ses feux, plutôt que de le couvrir de l'ombre rafraichissante d'un arbre. Cette négresse ne connoit pas les expériences curieuses d'*Ingenhous*, sur les effets funestes de l'ombre et de la nuit; mais vous voyez qu'elle connoît les effets.

Enfin, parmi les maladies communes dans ces états, il faut encore mettre la pleurésie et la peripneumonie; elles sont pourtant moins fréquentes qu'autrefois.

La petite vérole, qui a fait autrefois des ravages si terribles dans les Etats Unis, n'est plus maintenant si redoutable, depuis qu'on pratique ces *inoculations générales*, dont on a fait les premiers essais à Chester, en Angleterre; depuis sur-tout qu'on a entouré ces pratiques bienfaisantes de précautions, qui empêchent le poison de se communiquer.

Il y a beaucoup de médecins à Philadelphie, et vous y trouverez peut-être la raison de tant de maladies; mais vous auriez tort: on les dit habiles; ils sont presque tous étrangers au charlatanisme. J'en connois qui sont infiniment respectables, autant par leurs vertus que par leurs connoissances, tels que MM. *Rush, Griffiths, Wistar*. — Ces deux derniers sont quakers.

La plupart de ces médecins sont en même temps pharmaciens et apothicaires; ils continuent ce mélange des deux sciences, pour respecter le préjugé du peuple qui veut que l'homme qui ordonne la médecine, la fasse. Il y a cependant des apothicaires particuliers, et les médecins leur achètent les drogues.

Ce sont les barbiers qui saignent; et tous ces faits doivent vous rappeler les commencemens de l'art de guérir parmi nous.

La médecine pratiquée dans ce pays est la médecine angloise, c'est-à-dire qu'on s'y sert beaucoup de remèdes violens. Les relâchans sont très-peu en usage. Presque tous les médecins de ce pays ont été formés à l'école d'Edimbourg. — Et voilà la cause de leur prédilection pour la médecine angloise.

— J'ai vu un docteur de ce pays, homme de beaucoup d'esprit, mais peut-être trop inflammable et trop caustique, le docteur *Bailey*, très-irrité de cette préférence injuste, que ses compatriotes donnoient à la médecine angloise. Il étoit résolu d'ouvrir une communication entre son pays et les écoles de France; et cette résolution lui faisoit d'autant plus d'honneur, qu'il étoit connu, en politique, pour un anglomane et un royaliste décidé.

LETTRE XXXI.

Sur la Longévité, sur les Calculs de la probabilité de la vie dans les Etats-Unis, leur population.

Vous croirez peut-être, d'après l'historique que je vous ai tracé des maladies qui affligent l'Amérique, que la vie des hommes y est plus courte qu'en Europe, c'est un préjugé; et comme il a été accrédité par plusieurs écrivains, même par quelques-uns de ceux qui ont voyagé en Amérique, il importe de le détruire.

M. l'abbé Robin, l'un d'eux, avance que,